



LES RUSSES D'IMPHY

ENTRE LES DEUX GUERRES, LE SÉISME
DÉMOGRAPHIQUE QU'À CONNU
LA FRANCE S'EST CONJUGUÉ
À LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE
DE 1917 POUR PROVOQUER
LE DÉPLACEMENT ET L'INSTALLATION
DE RUSSES SUR LES SITES INDUSTRIELS
FRANÇAIS. C'EST À CETTE ÉPOQUE
QUE LES ACIÉRIES D'IMPHY
ACCUEILLENT DE
NOMBREUX IMMIGRÉS.



Alors que l'arrivée d'étrangers en France soulève encore les passions, est l'enjeu de débats de société, il est bon de rappeler que dans les années vingt, la Nièvre recrutait une main-d'œuvre étrangère venue parfois des confins de Sibérie.

L'émigration russe qui suit la Révolution de 1917 n'a, semble-t-il, jamais pu être évaluée avec précision. Selon les sources, les effectifs avancés vont de huit cent mille à trois millions de personnes. La colonie qui s'installe dans les années 1923-1924 dans la Nièvre et plus particulièrement à Imphy, a compté jusqu'à trois cents personnes. Leur origine géographique à l'intérieur du territoire russe est multiple et le chemin de leur exil, très long pour tous, est, lui aussi différent selon que la victoire des Bolcheviques les surprend alors qu'ils combattent près de la frontière polonaise ou en Crimée.

Si certains ont été dispersés dans la campagne nivernaise (on en retrouve à Panneçot-Limanton), la plupart d'entre eux se retrouvent à Imphy, employés par les Acières⁽¹⁾. Ainsi, ces hommes, si différents par leur origine, leurs anciennes activités (beaucoup sont des militaires cosaques mais on trouve aussi des artisans, des scientifiques) ont-ils réussi, en dépit de leurs différences culturelles à former une communauté particulièrement soudée dans le sentiment d'appartenir tous à une même nation.

QUI SONT CES ÉMIGRÉS RUSSES ?

Ils ont en commun d'être anti-bolcheviques, et ont combattu dans les Armées Blanches. Ils ont fui les représailles du régime communiste mis en place en 1917. Étaient-ils tous d'origine aisée, des privilégiés de l'époque impériale ? On peut répondre par l'affirmative pour beaucoup d'entre eux, ceux qui, par exemple, faisaient partie de l'armée cosaque, comme le peintre Arseni Scherbakoff ; il est intéressant de noter que la plupart d'entre eux étaient des officiers supérieurs. Il y a aussi ceux qui étaient proches du Tsar (l'un d'eux est "page du Tsar") ou qui avaient pu accéder à l'élite des intellectuels : scientifiques, enseignants et ils avaient baigné dans la culture française. À côté de ces privilégiés, il y a aussi des artisans : plusieurs



sont cordonniers et il y a même un confiseur ! On trouve même dans la liste des arrivants des noms prestigieux : Tolstoï, Evtouchenko, Doubrovski...

Ce qui est frappant, c'est leur origine géographique qui va d'Arkangelsk au Nord, sur la mer Blanche, à Tiflis, au Sud, dans le Caucase, et de Brest-Litovsk à l'Ouest sur la frontière polonaise à Omsk à l'Est, en Sibérie occidentale. À l'intérieur de ce quadrilatère de plus de trois mille kilomètres de côté, les uns viennent d'Estonie, de Lettonie, de Biélorussie, d'Ukraine, d'autres du Caucase, de l'Oural, quelques-uns de Moscou, de Petrograd (nom donné à Saint-Pétersbourg de 1914 à 1924 et qui deviendra Leningrad).

Beaucoup, notamment les Cosaques, viennent de la région du Don et du Kouban. En 1917, combattants de l'Armée Impériale, ils se trouvent, les uns et les autres, en des points différents du Front. Certains sont près de la Pologne, d'autres ont participé aux terribles combats de Crimée. ➔

⁽¹⁾ "Ils sont 169 dans le département dont la moitié environ à Imphy, où ils travaillent aux Acières. La plupart sont des Russes blancs ; cinq d'entre eux sont d'ex-officiers de l'Armée impériale. Ils donnent en général entière satisfaction à leurs employeurs ; leur moralité et leur attitude au point de vue national ne donne lieu à aucune critique." Extrait du Rapport d'ensemble sur les étrangers en résidence dans la Nièvre. Sûreté générale, 1937.

LES CHEMINS DE L'EXIL

Très long pour tous, il passera soit par le continent, soit par la mer, interrompu par des pauses : séjours de plusieurs années dans les camps de Pologne ou des Dardanelles. On sait que les 135 000 soldats de l'armée de Vrangél, en Crimée, ont été évacués et que 70 000 d'entre eux, dont 40 000 Cosaques furent embarqués sur la Mer Noire, puis regroupés dans des camps contrôlés par l'armée française à Gallipoli.

Au cours de ce long transit par la Turquie, la Bulgarie, la Serbie ou la Pologne, certains eurent le temps de se marier avant de poursuivre leur déplacement jusqu'à leur arrivée chez nous, aux alentours de 1923-1924.

On peut supposer que la présence des Français dans les camps de Gallipoli a guidé le choix que les Russes ont fait d'immigrer en France. Mais cette explication est insuffisante. En effet, la première guerre mondiale a décimé une grande partie de la jeunesse et particulièrement dans notre pays. Or, il faut procéder à la reconstruction et la main-d'œuvre manque cruellement. Ce déficit va provoquer un véritable "appel d'air" pour la population étrangère, aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture. C'est alors que les camps sont visités jusqu'en Pologne par des recruteurs de la sidérurgie notamment, pour proposer des contrats de travail à des hommes qui ne demandent qu'à quitter des conditions d'existence épouvantables.

Lorsqu'on examine leur date de naissance, on est surpris de trouver : "nés vers". C'est que beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à se rajeunir, parfois de dix ans, pour être embauchés.

LA NIÈVRE ACCUEILLE LES RUSSES

Les Russes Blancs arrivent donc à Imphy, appelés par les Acières. Leur nombre s'élève, dans un premier temps, à trois cents. Mais tous ne resteront pas. Certains partiront pour le Creusot, Paris, Montargis, Lyon ou la Lorraine. En réalité, en 1926, on en recense 92 à Imphy. En 1937, sur 169 dispersés dans la Nièvre, 96 sont localisés à Imphy, dont 67 hommes, 12 femmes et 17 enfants. Il faut signaler cependant que les femmes ne sont pas russes, mais polonaises ou bulgares. Une seule Nivernaise deviendra russe par mariage en épousant l'ouvrier agricole qui travaillait dans l'exploitation de ses parents.

La communauté s'installe, aidée en cela par les Acières. Travailleurs sous contrat, leur tâche est subalterne. Officier supérieur de l'armée tsariste, Pestoff se retrouve pointeur. Infirmière sur le Front, madame Davidoff va gérer la cantine. David Chebeko, le Moscovite, ancien page à la Cour du Tsar, sera tréfileur. Tel ingénieur chimiste deviendra manipulateur de laboratoire. Un seul semble avoir conservé un certain statut, le commandant Nestroueff qui obtient un emploi au laboratoire de recherche. Mais la majorité d'entre eux se retrouvent manœuvres. Presque tous sont logés dans les baraquements de la gare : petits logements pour les couples, minuscules chambres de huit mètres carrés pour les célibataires.

LA COMMUNAUTÉ S'ORGANISE

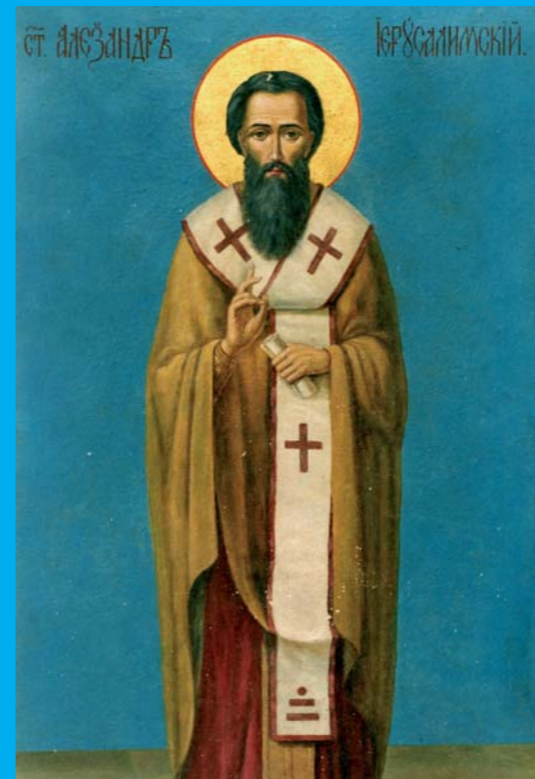
Entre les deux guerres, en dehors du temps passé à l'usine, la vie des immigrés russes d'Imphy est rythmée par la fréquentation de trois foyers de rencontre : la chapelle, la cantine, la bibliothèque⁽²⁾.



■ **La Chapelle.** Intérieur de la Chapelle, décorée d'icônes peintes par Arsène Leherbakoff, l'un des émigrés russes.

La Chapelle

La communauté a choisi un chef laïque auquel on reconnaît une autorité religieuse à la tête de ce qu'il conviendrait d'appeler une paroisse, association culturelle. Le premier désigné fut Léopold Reinfeld, un Balte originaire de Riga, qui apprit le français rapidement. On le rejoint à la chapelle orthodoxe qui est l'âme de la colonie. Décorée par l'un d'eux, Arseni Scherbakoff, cosaque musicien, peintre, cette chapelle abrite toutes les cérémonies au cours desquelles un pope, venu du Creusot, officie toutes les six semaines. Ceux qui



■ **Saint-Alexandre.** Huile sur toile 60x100 cm. Le texte est en caractères slavons, langue issue du vieux slave et utilisée anciennement comme langue littéraire et religieuse en Russie, Serbie et Bulgarie.

fréquentent la chapelle ne sont pas tous foncièrement religieux, mais on y retrouve le chœur, on y chante, on s'y recueille ensemble et l'on vient y faire revivre la magnificence des cérémonies de Noël et surtout de Pâques, la plus grande fête orthodoxe.

Quand les baraquements sont détruits, dans les années soixante, la chapelle est transférée dans un sous-sol des blocs nouveaux destinés aux célibataires. Le mobilier religieux sera définitivement dispersé au moment où ces blocs seront achetés par l'Office des HLM. Il est remis à d'autres communautés orthodoxes ou même à des particuliers, ce qui explique qu'on n'ait pu retrouver qu'une infime partie des splendides icônes peintes par Scherbakoff.

La cantine

Le second lieu de vie est la cantine dirigée par madame Davidoff. C'est un espace ouvert à d'autres groupes, notamment aux émigrés espagnols. La cantine accueille jusqu'à 120 pensionnaires pour les repas de midi, mais aussi pour ceux du

soir. On y vient pour se restaurer, certes, car madame Davidoff y fait une excellente cuisine russe, mais aussi parce qu'on a besoin d'oublier l'exiguïté de sa chambre et de se rencontrer pour mille raisons : boire un verre, chanter, faire de la musique, jouer au loto (ce qu'on appelle aujourd'hui les raffles), en un mot se détendre.

Cette cantine est le cœur de la communauté. Pour les événements importants : mariages, baptêmes, obsèques, la salle réunit les Russes de tout le département. Certaines fins de semaines des groupes de chanteurs et de danseurs, d'autres colonies russes de France, viennent s'y produire et, fréquemment, on y entend Scherbakoff au violon, Panfilov à l'accordéon, accompagnés de balalaïkas, guitares et mandolines.

Si cette cantine a laissé un souvenir aussi vivace dans la mémoire des Russes de la deuxième génération, c'est aussi parce que la gérante avait réussi à en faire un havre de fraternité. On y voyait avant la deuxième guerre les anti-communistes russes communier dans le travail ou la fête avec d'autres exilés, communistes ceux-là, qui avaient fui les dictatures de Mussolini ou de Franco.



■ **Le Pope** venait du Creusot pour procéder aux offices religieux orthodoxes. Ici, quelques membres de la Communauté russe, accueillant le pope devant les baraquements qui abritaient les ouvriers étrangers des scieries d'Imphy.

La bibliothèque

Le troisième pôle d'attraction est la bibliothèque. Au dire de chacun, elle comptait quelque 3000 volumes, magnifiques ouvrages d'auteurs classiques russes mais aussi français, traduits ou non. On profitait du silence recueilli du lieu pour jouer aux échecs ou donner des leçons de russe aux enfants, pour consolider leur langue maternelle encore couramment parlée dans leurs familles.

(2) "De tous les travailleurs étrangers employés dans la Nièvre, ils sont sans doute les seuls à avoir emporté un peu de leur patrie à la semelle de leurs chaussures. Dans l'adversité, ils ont conservé avec une dignité farouche les mœurs et les coutumes de leur milieu social et de leur lointain pays." Journal du Centre, probablement de 1954.

Le local fut détruit en même temps que la chapelle. Nestroueff, qui avait alors autorité sur le groupe, décida de remettre le fonds de la bibliothèque à une importante communauté russe du nord de la France.

Ainsi, une bonne centaine de Russes partagèrent malgré eux la vie et le travail de la population ouvrière d'Imphy pour finalement s'y fondre. Ils furent peu nombreux à choisir la nationalité française, espérant toujours retourner dans leur pays. Quelques-uns sont partis en 1945, à l'époque où Staline engagea les émigrés à regagner l'U.R.S.S. D'autres décidèrent de demander un passeport

soviétique, gardant en réserve la possibilité et l'espoir de rentrer chez eux, mais ils différèrent à jamais leur décision.

Aujourd'hui, cette génération a disparu. Discrète, elle a laissé fort peu de témoignages sur un passé trop douloureux pour qu'on ait envie de le ressusciter. Les bribes de ces souvenirs appartiennent aux enfants qui, eux aussi, gardent au fond d'eux-mêmes la blessure de ces vies brisées.

■ Beaucoup d'émigrés russes faisaient partie de l'élite intellectuelle et artistique.

